

Nouvelles vues

Revue sur les pratiques, les théories et l'histoire du cinéma au Québec



Chronique de la vie quotidienne, par Jacques Leduc [deuxième projet, août 1975]

Jacques Leduc

Numéro 17, hiver–printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107997ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107997ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Observatoire du cinéma au Québec

ISSN

2563-1810 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Leduc, J. (2016). Chronique de la vie quotidienne, par Jacques Leduc [deuxième projet, août 1975]. *Nouvelles vues*, (17). <https://doi.org/10.7202/1107997ar>

© Jacques Leduc, 2016



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CHRONIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Août 1975

Les notes qui suivent ressemblent à des rushes, et l'on sait à quoi ressemblent la plupart du temps nos rushes: elles arrivent en retard, en désordre, parfois off synch, tout croches, et surtout, elles ne ressemblent jamais à cela qu'on avait en tête au moment du tournage. Voici donc quelques rushes.

Précisons tout de suite que nous avons fonctionné de façon tout à fait aléatoire: un matin nous sortions grâce à la température autant que le lendemain nous rentrions grâce à la température! Nous avons choisi d'intervenir le moins possible et de façon générale d'être entièrement disponibles aux airs qui se passaient autour de nous. Nous avons choisi (mais, en réalité, il a été choisi pour nous par le cours des choses...) nous avons choisi de travailler dans des lieux publics (ou semi-publics) où le geste social risquait d'être le plus évident. C'est ainsi que nous sommes allés au garage parce que les "chars" c'est important dans nos vies quotidiennes et que nous sommes allés filmer un marathon de danses parce que ça nous semblait bien cinématographique. They shoot horses, don't they... Nous n'avons pas tenté de prouver quoi que ce soit, sinon qu'il était possible de faire un film spontanément et qu'à la limite les images les plus banales contiennent aussi les signes de notre quotidienneté; ce n'est peut-être pas toujours très excitant sur le plan cinématographique, mais c'est souvent dense et derrière ces deux femmes qui font leur jardin dans leur cour ou ces Italiens qui jouent à la pétanque dans la ruelle, derrière les gens qui convoitent des automobiles au Salon de l'auto ou qui s'inscrivent à des clubs de rencontres, derrière tout ça (et les

exemples se multiplient à volonté) on sent, parfois avec beaucoup d'acuité, tout le tissu social imprimé dans le comportement des individus.

Nous nous sommes fait un lexique de la réalité. Nous avons cueilli des bouts de film qui sont comme des mots et qu'on tâchera d'ordonner, au montage, en phrases et en paragraphes.

Et si nous sommes partis sans trop de préalables, certaines réalités nous ont vite sauté à la face:

- la primauté de l'argent dans les rapports sociaux;
- l'interdépendance absolue des composantes sociales (qui rend d'autant plus injustes les disparités économiques entre les classes sociales);
- l'importance des choses matérielles, par rapport disons aux considérations d'ordre moral.

Ce sont-là des "conclusions" générales qui sont loin d'être fraîches, mais qui sont néanmoins vérifiables dans le matériel que nous rapportons.

Ajoutons (non sans un pincement de fierté) que le film est le fait de quelques généralistes - par opposition aux spécialistes - et si les généralistes qu'ils furent se sont parfois adonnés au regard dans le détail, dans le spécifique, l'ensemble restera une vue en surface des phénomènes approchés. Toutefois la diversité des phénomènes et leurs multiples points de rencontre, de recoupement, la façon latérale dont nous espérons monter tout ce matériel compense pour le manque de profondeur dans le regard.

Ajoutons que certains chapitres en ont suscité d'autres que nous n'avons pas toujours eu le temps de développer. Par exemple, nous aurions aimé nous étendre plus longuement sur "le sexe au Québec"; mais le "hasard heureux" nous a manqué et il aura fallu nous contenter d'un échantillonnage quelconque plutôt que d'un survol assez complet (comme dans le cas de l'automobile). Ceci pour signifier que le film oscille et oscillera entre deux pôles:

d'une part - ce que d'aucuns pourraient considérer comme étant des moments forts - des sujets majeurs (la référence est intentionnellement musicale), composés autour d'un thème intense et clair, telle cette séquence dans l'antichambre d'un garage par un soir d'hiver bien embouteillé;

d'autre part, des moments plus neutres ou sujets mineurs et qui font découvrir les signes que diverses situations recèlent, telle notre marche sur la rue Drolet par un après-midi de pire tempête de l'hiver!

Avant de dire quels sont les grands thèmes qui composeront les divers chapitres du film, j'aimerais, pour donner une idée de la structure qui sous-tendra tout ce matériel, faire deux références littéraires; la première appartient à un écrivain américain, Sherwood Andersen, qui écrivit Winesburg, Ohio. La particularité de ce livre, et cela qui nous y intéresse, est sa construction; il s'agit en effet d'un recueil de nouvelles qui concernent toutes les divers habitants de cette petite ville de l'Ohio. Chacune des courtes nouvelles est complète et autonome. Mais les divers personnages de la ville sont tour à tour

personnage principal puis personnage épisodique, de sorte qu'à la fin de tout Andersen brosse un portrait assez complet de son village. Voilà une construction qui nous semble convenir à notre sujet. Par exemple les bouteilles (qu'est-ce que les bouteilles viennent faire là?); nous avons filmé des bouteilles; des bouteilles chez Dominion Glass (bien sûr, comme nous irons tout à l'heure chez le Général Moteurs); des bouteilles à une exposition de bouteilles antiques; des bouteilles au garage quand les gars prennent un coke; des bouteilles en fait, on retrouve ça partout - moi, j'appelle ça des Quotidienneries; des bouteilles au Salon des Métiers d'art, à la cantine mobile, etc...; mais une bouteille, ce n'est pas très important, imaginez un "char", l'automobile, c'est déjà un peu plus gros...

C'est ainsi que nous voulons développer nos thèmes: ici, c'est le sujet principal, là-bas, ce n'est que du matériel d'appoint, mais ici comme là-bas, pour créer des leitmotifs, comme dans une symphonie.

L'autre référence littéraire appartient à Julio Cortazar, écrivain sud-américain; il commit un roman volumineux, Hop Scotch. C'est une histoire (?) racontée en quelque 200 chapitres qu'il propose au lecteur de lire dans l'ordre qui lui conviendra. Nous n'en proposons pas moins! Nous aimerions que les Quotidienneries se voient dans l'ordre qu'il plaira bien aux spectateurs éventuels et nous proposons de rendre nos chapitres aussi autonomes que possible.

Quels sont les grands thèmes qui seront abordés dans les divers chapitres? (Je les livre ici en désordre, ou du moins plus dans un ordre approximatif que dans l'ordre final...).

En filigrane, mais en continuité, d'abord l'argent. L'argent de toutes les manières dans les gares et les marchés allant du geste abstrait lorsqu'on est en gros plan sur des mains aux comptoirs de change de l'aéroport, jusqu'aux jeux de hasard, comme un beau Bingo à St-Hyacinthe, en passant bien sûr par le Général Moteurs précité... à Blue Bonnets où il se transige quelque 850,000 dollars à tous les soirs, la sécurité est au point. Nous voici, en compagnie de M.Duval qui est directeur du service de sécurité, à faire le tour des opérations où rien n'est laissé au hasard dans cette maison de jeu.

Ensuite, le Char, ou selon un titre que j'affectionne et que nous traînerons sans doute: "Grosse Corvette, Tite quéquette". C'est un grand chapitre consacré pompeusement à l'aliénation quotidienne par l'automobile, qui nous a mené du Salon de l'automobile aux usines du Général Moteurs. Il est entendu que le char a ici - pour ainsi dire - une valeur allégorique et que nous comptons nous en servir comme d'un archétype, parce qu'en matière d'économie, il en va du reste comme il en va du char; et il nous a semblé par extension que la mécanique même de l'automobile ressemblait à la mécanique sociale et qu'il serait intéressant d'explorer, à travers le geste quotidien, ce qui confirmerait cette hypothèse. Nous sommes allés, dans ce grand souffle (!),

à l'école de l'automobile; nous nous sommes installés pendant les longues heures que durent les tempêtes de neige dans l'antichambre d'un garage à attendre une bonne situation et à récolter du matériel divers sur la vie de garage.

Par un samedi soir du même hiver, en banlieue de Montréal, le propriétaire d'une grosse concession d'automobiles, après avoir fait parvenir des invitations à ses milliers de clients, d'ex-clients et de virtuels clients, offre une fête à la canadienne, cidre, fèves au lard et sets carrés, dans son garage, auprès des produits du Général Moteurs. Ca aussi, à inscrire au dossier "char"! Aussi: Napierville, le dimanche de la fête des mères. Courses d'accélération. Dans notre chapitre interminable sur l'aliénation par l'automobile, ajoutons cette fête de l'accélération, du bruit, de l'odeur de pétrole. Après le char, l'habitation, et puisque le char a rendu possible les banlieues, et va sans dire la spéculation qui accompagne habituellement de tels développements, choisissons l'habitation de banlieue. Nous sommes à Ste-Thérèse, à l'ombre des usines du Général Moteurs et nous avons filmé, à travers les détails d'un seul bungalow (et jusqu'au dernier clou) la construction d'une banlieue. Le premier plan: un champ enneigé (nous sommes dans les pires froids de janvier) dans lequel entre un bulldozer qui commence à creuser la cave. Quelques milliers de pieds de film plus tard, il ne restera rien du champ enneigé et une quarantaine de bungalows, bien alignés, maintenant habités, occuperont le territoire.

C'est un bloc important tant par la qualité du matériel que par le document qu'il constitue. Il a, par ailleurs, deux autres fonctions: cinématographique parce qu'il va nous permettre de donner à une partie du matériel la structure même de l'habitation; allégorique, parce qu'à l'instar du char, l'habitation de banlieue (et sa fabrication) est emblématique de la société.

Quelques beaux plans furent aussi tournés dans les ruelles de Montréal qui disent que l'arrière des maisons signifie tout autant que leur devant, et que les petits jardins de ville occupent une part de ces espaces, du moins dans les quartiers populaires, car dans les quartiers plus riches, l'économie que représentent ces quelques légumes - qu'on se procure facilement à l'Hypermarché - ne vaut pas la peine que cette culture demande.

Nous avons fait quelques plans à l'Hypermarché et ainsi entamé un chapitre sur l'alimentation qui a sans doute son point d'arrivée dans la cour du Général Moteurs (encore), où la cantine mobile que nous suivions a fait une crevaision! Il y a des sens souterrains à voir le vendeur de Mae West et café changer un pneu dans un décor de camions-remorques qu'on charge de voitures neuves et rutilantes; c'est le genre d'accident heureux dont le film se ponctue par ci et par là, et qui amplifie la signification que peut avoir, par exemple, l'histoire du haricot que nous avons retracé du champ de culture au consommateur, en passant par la cannerie.

On finit par retrouver dans chaque secteur des activités et des finalités quotidiennes, le même schème, qui est industriel. Et probablement que si on pouvait mettre les chars en canne, on le ferait; en attendant, c'est le monde que l'on met en canne, dans les chars!

Les automobiles, l'habitation, l'alimentation et l'argent qui sous-tendent tout ça, voilà pour les choses concrètes, si concrètes que nous avons senti le besoin de s'en servir de façon emblématique, afin de signifier des choses plus abstraites et dont le cinéma s'accommode mal. C'est là un aspect de la réalité bien prosaïque dont les cinéastes se sont lentement lassés et goût leur en prit de parler au spectateur inconnu comme on parle (et ce dont on parle) à une personne qu'on ne connaît pas, à savoir du temps (il me vient à l'esprit cette phrase de Mark Twain: "Everybody talks about the weather and nobody ever does anything about it!"). Nous avons donc parlé du temps: du temps qu'il fait et du temps qui dure.

Le temps qui dure dans les endroits de passage, les gares, les terminus et les salles d'attente; la gare Windsor qu'on trouvait belle et dont on a voulu garder quelques souvenirs; nous sommes ici en plein "small talk" cinématographique, de la même manière que bien des heures de notre journée s'écoulaient, comme ça, en "small talk", parler pour ne rien dire ("te souviens-tu de notre journée chaude, canal Chambly") pour meubler le temps d'un peu de musique vocale et soutenir la chaleur des rapports qui existent quand le "small talk"

se met à chuchoter, inaudible. Que chuchotaient-elles, ces deux filles qui attendaient un train, qu'elles finiront par ne point prendre, à la gare de Ville Mt-Royal, endroit où le temps se dilate, endroit d'attente et d'arrêt...

Quand John Caulfield, merveilleux homme, quitta l'ONF au terme de ses longues années de devoir, son département donna lieu à une petite fête au cours de laquelle on lui offrit une chanson d'adieu et deux valises avec lesquelles il s'envolera pour l'Europe au début de septembre. Nous avons, au matin de ce jour, prit l'autobus 118 en sa compagnie et avons, grâce au cinématographe, un beau souvenir de la dernière journée de John Caulfield à l'ouvrage...

C'est ainsi que nous avons filmé le temps qui fait et le temps qui se défait, en marquant l'hiver d'une tempête de neige, bien entendu la plus grosse, celle du 4 avril. Nous avons pris une grande marche sur la rue Drolet et en avons ramené quelques clichés bien hivernaux et quelques morceaux d'atmosphère dont ce cheval dont on faisait se dégorger les jambes à courir dans un terrain vacant bien enneigé.

(Le printemps, quant à lui, arrive chez W.H.Perron "où tout est bon", et il passe par le cash.)

Un soir dans une discothèque bien à la mode, avait lieu une parade de non moins mode: on y exposait des sous-vêtements pour hommes, en tissu léger, parés de gentilles broderies... il faisait bien noir pour nos lentes pellicules et je crains que cet aspect du sexe au Québec ne reste dans l'ombre! Mais les deux heures qu'on a passées

avec Huguette Proulx et le Dr. Gendron dans les studios de CJMS pour leur hot line ne sont pas très cinématographiques, mais elles sont claires! Il nous semblait impossible de faire un film à Montréal (et sur la radio qu'écoutent les gens dans leur char!!) sans passer par Radio Sexe. Dans ce même édifice qui héberge CJMS, nous rencontrerons Claudette au moment où elle se dirige vers l'Astro Club, qui est un club de rencontres. Suivons là et assistons à son inscription. On comprendra bien l'esprit qui anime de telles entreprises lorsqu'en compagnie d'autres membres du club, Claudette ira rencontrer le Dr. Moreau à l'occasion d'une conférence donnée sous les auspices du club. Il n'y a pas que ça dans le sexe au Québec; il n'y a pas, non plus, que les quelques moments avec le Dr. Morgentaler avant qu'il ne se livre au bras long de la justice. Cela nous a semblé adéquat pour souligner l'année de la femme; mais à la réflexion, ce qu'il fallait filmer, je m'en rends compte aujourd'hui, c'était les filles qui travaillent dans les usines à fabriquer les chandails de l'année de la femme... Comme quoi le sexe au Québec, ce n'est pas que des topless! (J'ai appris récemment que Montréal avait désormais sa place auprès des grandes capitales du monde pour le film porno; il n'y a pas que les Olympiques pour nous mettre sur la mappe).

La rue Panet est en voie de disparaître; par le feu ou l'expropriation, elle disparaît. J'ai toujours été fasciné par mes grands'mères, qui ne jetaient jamais rien, jusqu'aux bouts de ficelle qu'elles conservaient pudiquement dans une boîte de chocolats Black Magic sur laquelle elles avaient écrit: "bouts de ficelle trop courts pour servir". Voici donc la rue Panet, trop courte pour servir, avec ses enfants, sa shop de bicycles, son restaurant chez Alexandrine, sa gueule... La voici aussi parce qu'elle appartient à notre folklore, pour avoir été mentionnée dans les manifestes felquistes!

La rue Ste-Catherine aussi, à pied sur toute sa longueur, d'est en ouest - passons devant le cinéma Capitol dont nous avons déjà conté la fermeture; à soir on met les meubles à l'encan, la clé dans la porte et les murs à la disposition du démolisseur; un dernier soir de vieilles potiches, de vieux souvenirs et des quelques bouts de vieux films muets sans doute trop courts pour servir. C'est du beau matériel qui suggère plus qu'il n'en dit et comme ces quelques petits plans d'arbres de Noël qu'on mène au dépotoir en compagnie de frigidaires, sommiers et autres objets à bout d'âge.

Ces lignes, écrites prématurément, suggèrent un ton et donnent une idée du type de matériel que nous avons tourné. C'est loin de dire tout le matériel, mais ça en indique assez clairement les axes. Pas monté, juste bout à bout, ça peut faire trois heures de film. Monté,

nous avons l'espoir de faire entre cinq et six heures de cinéma, en une vingtaine de chapitres.

Le film est là, contenu un peu partout dans le matériel comme le sol est riche et dont il faut extraire le minerai.

Jacques Leduc
Août 1975